

## DE LA TECTONIQUE DES TOILES

Dans les ateliers de Thierry SAVINI, au pied du renard bleu du Luberon silencieux et magnétique de Bosco, la terre n'a de cesse de trembler depuis quelque temps et sa peinture ardemment s'en fait écho. Citoyen sensible du monde, le peintre s'émeut des atteintes portées à son environnement. Il craint pour la vie, toute la vie, anticipe sur la toile tous les possibles d'un après catastrophe dans lequel nul règne ne sera ménagé. L'homme tout d'abord, spéculateur obsédé par les alignements de chiffres a trop joué à l'apprenti sorcier. Sa tête tombe, sans vie, à côté du bilboquet des paris trop audacieux. L'humain n'est plus qu'ossements épars apparaissant ça et là au gré des empâtements terrestres scarifiés. Même les animaux sont en souffrance. Jusqu'aux insectes dont on dit pourtant qu'ils sont les plus résistants. Tout gît sans dessus dessous, sur le dos, éteint. Du monde aquatique n'émerge plus qu'une ultime race de poissons nageant en eaux troubles, trouvant parfois refuge dans les restes d'un crâne malmenés par les courants sismiques. Richter a dressé son échelle chaotique jusqu'à son paroxysme et la nature pâtit durement. On devine l'existence en lutte pour reprendre sa place. Tout n'est pas encore perdu. La chance de l'épargne apparaît parfois : un coquillage aux couleurs vives, rappelant un sexe de femme, énonce le toujours possible de la fécondité. Une fleur de nénuphar jaillit, coûte que coûte, des courants malmenés. Mais le temps qui défile dans la récurrence obsessionnelle des bandes numériques laisse ici peu d'espoir à l'œil inquisiteur. La mort pourrait venir beaucoup trop vite. A grands coups de couteaux rageurs, dans le borborygme des pâtes acryliques, au milieu des traits hargneux de la couleur, Thierry SAVINI, écrasé par le poids de l'insupportable, nous jette la lucidité de ses avertissements. Il nous crie sa vigilance à la face d'un monde que nous semblons abandonner : « Voilà où nous en serons bientôt si vous laissez faire, si vous vous résignez à disparaître sans vous réveiller ». Inévitablement l'on pense à l'atmosphère tellement étouffante du roman de fin du monde de Cormac McCarthy, « La route ». Faisant fi de la tiédeur de l'indignation ambiante, l'artiste règne ici au bord d'un monde déchiqueté, s'accrochant aux derniers limons d'une riche terre dont on le sent tellement amoureux. Jamais le temps, chez lui, n'aura imprimé si violemment sur le lin la nécessité des luttes à venir.

**Benoît Chérel**